



Mazarine
PINGEOT

**ET LA PEUR
CONTINUE**

MIALET



BARRAULT

Lucie a peur. De tout. Si le métro s'arrête entre deux stations, elle pense qu'elle va mourir. Elle craint, lorsqu'elle part travailler le matin, qu'une catastrophe ne survienne, la privant à jamais de revoir son mari et ses enfants. Pourtant, à quarante ans, elle est comblée par un métier qui la passionne et une vie de famille réussie. Mais la disparition brutale d'Héloïse, sa cousine sourde et muette qu'elle chérissait, et celle de Louis, son ami d'enfance, font affleurer un souvenir flou et pénible au goût d'essence et de boue.

Pour se libérer de ce mal étrange, Lucie devra revenir à la source de l'angoisse qui la saisit et l'empêche de vivre. Parce que, oui, la peur est tapie dans l'enfance, enfermée dans la cabane du pêcheur.

Dans ce roman envoûtant et d'une grande justesse, Mazarine Pingeot revient sur la fragilité des vies construites sur des marécages. *Et la peur continue* est un cri dans ce silence assourdissant.



Romancière, philosophe et scénariste,
Mazarine Pingeot a écrit une quinzaine de livres,
dont *Bouche cousue*, *Bon petit soldat* et *Se taire*.

Et la peur continue

DU MÊME AUTEUR

Chez Julliard

Premier roman, 1998

Zeyn ou la Reconquête, 2000

Ils m'ont dit qui j'étais, 2003

Bouche cousue, 2005

Le Cimetière des poupées, 2007

Mara, 2010

Pour mémoire, 2011

Bon petit soldat, 2012

La Part d'enfance (avec Jean-Michel Djian), 2013

Les Invasions quotidiennes, 2014

Théa, 2017

Magda, 2018

Se taire, 2019

Chez Plon

Entretien avec René Descartes, 2011

Chez Robert Laffont

La Dictature de la transparence, coll. « Nouvelles Mythologies », 2016

Chez Classiques Garnier

Les Enfants et les fous – Descartes et ses lectures contemporaines, 2019

Mazarine Pingéot

Et la peur continue

roman

Mialet-Barrault Éditeurs

© Mialet-Barrault Éditeurs, 2021.
ISBN : 978-2-0802-1989-3

Pour Alix

« Je me transforme en pierre et ma peur continue. »

Ludwig Wittgenstein

« Ce jour-là, j'ai eu le sentiment que la mémoire était une terre. Nous héritions tous d'une terre. Une terre noire et profonde, avec ses sources, ses nappes phréatiques, ses forêts, ses oiseaux, et ses prédateurs. Que pouvions-nous faire à part la cultiver ? Nous pouvions aimer notre mémoire, l'aimer comme une vie plus forte et plus vieille que la nôtre, l'aimer comme un monde, comme un écosystème, ne pas l'empoisonner avec des vieilles rancœurs, puisque la terre est commune, puisque toute frontière n'est jamais qu'une barrière fragile, aléatoire, franchissable. En dessous, tout communique. »

Isabelle Sorente,
Le Complexe de la sorcière

PREMIÈRE PARTIE

Ses mains s'agitaient pour poser les questions que sa bouche ne pouvait formuler – muette depuis toujours –, auxquelles bien sûr je n'avais pas de réponses. J'étais dans la même situation qu'elle, sidérée que le jeu prenne d'autres allures. Il savait que lier les mains était la façon de la faire taire. Mais il avait aussi enfoncé quelque chose dans nos bouches. Fallait-il rire ? Nos regards se cherchaient dans la pénombre. Fallait-il avoir peur ? Nous n'étions sûres de rien, en attente, dans un temps suspendu, un temps qui n'existe plus pour personne.

La Marseillaise

Le train file. Rien ne peut l'arrêter. À moins qu'un sanglier et ses petits ne s'engagent sur les rails. Cognés de plein fouet par le TGV qui les démembrerait et les disperserait, dans un jaillissement de sang et d'organes. Une heure plus tard, des gendarmes prendraient le temps d'enlever, de vérifier, de nettoyer. Puis on repartirait soulagés. Le sanglier n'est pas une adolescente suicidaire, circulez.

Le train file, et l'imagination de Lucie ne peut pas en modifier le cours. Pas d'autre voie possible que celle du retour. Elle et Vincent, leurs enfants, Mina et Augustin, rentrent par le train 6199, en partance de Brest, terminus Paris-Montparnasse. La gare est encore en travaux. Quand ne le sera-t-elle plus ? Les travaux font partie de la gare, une gare finie n'existe pas ; ouverture, bâches ou horizons, rien n'est définitif. Le train s'arrête et il faut descendre. On a cru, pendant trois heures, que la vie pourrait continuer ainsi, à regarder les paysages défiler, passif et actif, on a cru. Mais le train s'arrête

et ne repartira qu'en arrière. Personne n'a envie de revenir en arrière. On descend. Forcément.

Les vacances, c'est fini.

L'enfant sur le quai de gare hurle *La Marseillaise*, tandis que les uns et les autres s'affairent à emballer et rassembler leurs bagages. Se regrouper et se presser vers les appartements non chauffés qui ont vécu la fin de l'été avant leurs occupants. Ceux-là ont profité des derniers beaux jours dans l'Ouest d'où arrive le train, tandis que la capitale a déjà subi sa mue météorologique.

L'enfant hurle et chante faux, il ressemble à Louis, l'ami d'enfance, dont elle a appris la mort quelques jours plus tôt. Un coup de fil de sa mère, Violaine, qui ne téléphone que pour les choses graves : Louis est mort. À l'avant-veille du retour. Mort seul, dans son appartement parisien, quand tout le monde était encore en vacances. Mort juste avant la rentrée, pour laisser aux uns et aux autres le soin d'emballer les dernières serviettes de bain. L'enfant chante, « Allons enfants de la patrie ! », il ressemble à Louis au même âge, ou peut-être à son frère, Lucas, sauf que Lucas ne se serait jamais donné en spectacle comme ça, plus doué en escamotage et disparition. Arlequin montre le visage qu'il choisit, parfois, il ne montre rien, il devient invisible.

Il hurle « Le jour de gloire est arrivé ! » et lui rappelle ces garçons auxquels elle ne songeait plus

depuis des années. Et qui semblent être partout maintenant qu'elle est assurée de ne plus les revoir. Louis mort. Lucas installé aux dernières nouvelles en Australie, suffisamment loin pour que les routes ne se croisent pas, à part peut-être le jour de l'enterrement.

Elle observe chez l'enfant ce décalage entre une obstination sans doute liée à quelque projet mystérieux et imaginaire, et la situation de voyageurs fatigués, tendus vers un but qui les rend absents à eux-mêmes dans cet espace de transition. Ça la fait rire, tandis que Vincent lui passe les bagages, de la plateforme au quai, et que Mina et Augustin dansent sur leurs pieds, déjà avides de tout : une terre ferme et l'impatience est là. Un quai, et voilà que ça repart. Mais pour elle un quai est une fin.

Elle se sent en connivence avec ce petit échappé de la norme qui met mal à l'aise sa mère et ceux qui l'entourent l'enjoignent de se taire. *La Marseillaise*, franchement, c'est la honte. Elle aurait pu partir dans un fou rire lorsqu'elle se rend compte que c'est avec sa cousine qu'elle aurait voulu le partager, sans avoir à s'expliquer. Elles auraient regardé l'enfant de conserve, cet enfant aurait été Louis, aujourd'hui dans un cercueil exposé pour les derniers hommages, ou Lucas disparu depuis si longtemps, et même si sa cousine aurait été incapable de l'entendre – sourde et muette, de naissance –, elle aurait vu le visage crispé et têtue, le corps immobile et tendu vers ce

chant, alors que les adultes le bousculent, lui crient dessus, que leurs traits montrent l'indignation, la suffocation. Puis elles auraient commencé à sourire, et cette ébauche serait aussitôt devenue, si leurs regards s'étaient alors croisés, un irrépressible tremblement qui n'aurait fait qu'attester une fois de plus leur absolue intimité, leur gémellité, presque. Et Louis, s'il s'en était aperçu, aurait ri avec elles, mais Lucas leur serait tombé dessus, des filles n'ont pas le droit de se moquer de lui, il pourrait les tuer. Lucas, le petit amoureux. Le garçon agile au corps souple et brun, au parfum fort, les yeux noirs qui voient partout.

Cette vision vient stopper net le rire montant.

L'inquiétude. Et le poids soudain du manque, l'impossibilité du fou rire dont la puissance venait d'être secrètement partagée. Mais on ne partage plus ce genre de chose avec un mort, avec quelqu'un qui a choisi de mourir, vous abandonnant les souvenirs et les habitudes communes, comme amputées et désormais désactivées.

Cela n'empêche pas le départ de la joie comme un départ de feu, il est seulement étouffé, retourné contre soi, brûlant l'intérieur sans rien laisser paraître. Héloïse, et maintenant Louis. La mort partout dans la capitale. Sa cousine, morte, son ami d'enfance, pas encore enterré. Elle reste seule. Les petits enfants sur le quai de gare se disent au revoir, mais c'est un adieu. L'arrachement.

Augustin et Mina la pressent, « Maman, dépêche-toi ! » Elle est à la traîne, elle veut rester avec l'enfant qui résiste, mais la foule l'emporte, la foule emporte toujours les résistances.

Dans le train, Augustin et Mina avaient fiché leurs écouteurs sur les oreilles. Communication impossible. Elle les a observés, concentrés sur un point ignoré d'elle, absents et présents à la fois ; elle aurait pu disparaître, ça n'aurait rien changé. Augustin, son ravissant petit garçon aux boucles brunes, dont la voix commençait à muer, dont la lèvre supérieure se recouvrait maintenant d'un duvet indécis. Le corps tiré en haut, sur les côtés, incertain de la direction à prendre, mal à l'aise. Mina, sa belle adolescente, le front couvert de petits boutons, qu'elle a voulu un jour masquer avec du fond de teint. C'est leur dernière dispute. Les yeux verts de Goran, son père. Mina n'a pas de souvenirs de ses parents ensemble. Ils se sont quittés quand elle était si petite. Vincent, concentré derrière ses lunettes, lisait les journaux pour se remettre dans le rythme des nouvelles, de la ville, de l'épuisement. Alors elle a regardé un film à son tour, un casque sur les oreilles, qui, au lieu de l'exclure, la rendait pareille aux autres. Et dans ce film qui a fini par les lui faire oublier, une enfant perd sa mère au cours des attentats de novembre 2015. Elle s'entraîne, s'est-elle dit alors, pour l'enterrement. Elle se met dans l'ambiance de la mort. Mais ira-t-elle ? Depuis combien de temps

n'a-t-elle pas vu Louis ? Et Lucas. Les attentats n'ont rien à voir avec la mort de son ancien ami. Ni avec celle d'Héloïse. Elle se met dans l'ambiance. À partir de la deuxième partie, quand l'enfant, dure et silencieuse, éclate en sanglots pour un motif dérisoire, elle s'est mise à son tour à pleurer, se concentrant pour rester silencieuse. Ne pas essayer les larmes coulant sur les joues ni renifler, les gens auraient regardé, elle serait devenue le clou du spectacle. Non merci ! La honte attend tapie partout où elle peut. Et Vincent, et Mina, et Augustin se seraient mis à la plaindre, eux qui espèrent la larme qui tarde à venir : mais tu as le droit de pleurer, maman ! Aucun d'entre eux n'a connu Louis. Ils se souviennent d'Héloïse mais les images s'effacent.

La honte l'escorte et joue à cache-cache, elle ne sait jamais quand elle va surgir, demeure vigilante. Alors regarder un film sur un ordinateur, des écouteurs sur les oreilles, et sortir de la bulle en exposant des larmes ? Plutôt mourir. On garde, on maintient, on protège. La fosse aux secrets est immense, elle accueille sans discrimination.

La honte est exponentielle, c'est comme ça qu'on finit par ne plus rien dire, par ne plus désirer, par ne plus savoir comment parler aux gens parce que les mots souvent trahissent, la honte devance les gestes, elle rend lâche. Elle est lâche. Quand le film s'est arrêté et qu'elle a fait semblant de se gratter le visage pour effacer les larmes plus fortes qu'elle, alors que se gratter pourrait à certains égards être

bien plus honteux que sécher ses larmes, quand elle est descendue du train, qu'elle a vu l'enfant ressemblant à Louis, ou à Lucas peut-être, qu'elle a commencé à rire, puis qu'elle a pensé à sa cousine, elle a aussi songé aux enfants d'Héloïse, orphelins, qu'elle n'a pas vus depuis les obsèques, au mari, à sa famille, tranchée par une lame de rasoir. À Louis aussi qui attend son tour dans un cercueil en bois, et à leurs vacances, toujours achevées dans cette même gare, où les petits enfants se disent au revoir. L'arrachement. Gare Montparnasse, le début de la joie, le début de la peine, départ et arrivée, naissance et mort. Mais à l'époque la ligne 6 ne la ramenait nulle part, alors que là, ils seront quatre à brandir leur passe Navigo, quatre à emprunter la même rame, à sortir à la même station, à composer le code d'entrée et à monter les étages, quatre à vivre ensemble pour conjurer la solitude. L'abandon.

Devant les panneaux d'affichage, tandis que cinq militaires marchaient d'un même pas, treillis, gilet pare-balles et mitraillette à l'épaule, elle s'est demandé : Héloïse est-elle morte avant ou après les attentats ? Et cette question soudain est devenue fondamentale.

Avant, bien sûr. Si Héloïse avait vécu les attentats, elle serait peut-être vivante aujourd'hui. Elle se serait sentie entourée dans sa détresse, elle aurait pu communier dans la souffrance collective : tout ce qui pouvait la dissoudre dans du collectif était pour elle un pansement, un soulagement. Oublier qu'on

a à disposition une volonté. Parce qu'on croit dur comme fer qu'on a une volonté. On y croit parce qu'on vous l'a répété. Un être sans volonté, c'est quelqu'un qui se laisse aller, quelqu'un qui s'écoute. Et quelqu'un qui s'écoute est un gros égoïste. On n'aimait pas trop les égoïstes par chez eux. On affûtait les enfants comme des couteaux, pour qu'ils partent sur le champ d'honneur la tête haute.

Pas de larmes, pas d'apitoiement. Pas de faiblesse.

L'enfant qu'on n'écoute pas, qui ressemble à Lucas ou à Louis, ou à elle-même, ce garçon a peut-être passé un été merveilleux avec d'autres enfants, loin de ses parents, loin de sa situation, dans une cabane ou un grenier. Il résiste sur son quai. Mais il va devoir la réintégrer, sa camisole, entre les murs sombres de son appartement où il pourra bien hurler à tue-tête *La Marseillaise*, et *We Are the Champions*, et encore *God Save the Queen*, pour ce que ça changera – personne ne l'entendra, comme sur ce quai de gare. Mais dans sa chambre, il y aura une raison objective à ce que personne ne l'entende : il n'y aura personne. Personne jusque tard dans la nuit. Il aura l'impression d'avoir passé son enfance seul. Cette impression sera diffuse, puisqu'il ne s'apercevra que beaucoup plus tard que tout cela n'était pas *normal*, que tout cela n'avait peut-être été qu'un *autre tour de folie*, la folie est toujours relative. La folie, c'est celle de l'autre. Comment *imaginer* que son enfance soit une

grande folie ? Comment imaginer qu'il ne soit pas normal que des militaires hantent les gares et les centres commerciaux, l'œil à l'affût, les rangers cirées, et qu'à quelques mètres des adolescentes achètent des bijoux fantaisie chez Claire's pour se photographier sur Snapchat et envoyer leur visage déformé par des filtres, yeux de chats, taches de rousseur, visage de dessin animé, tandis que des pédocriminels guettent leur apparition et likent en direct, parce qu'ils se sont fait accepter sous un profil « taillé pour » ? Des clochards sont attablés au Starbucks qui vend le café cinq euros et des goodies à l'effigie de la marque. On se damnerait pour ça, d'ailleurs on se photographie devant, et les militaires continuent leur tournée, dans le brouhaha et l'annonce du retard des trains, il est bon de s'éloigner, un homme dort par terre allongé dans son urine, une jeune fille, cheveux en crête et chien bâtard à ses côtés tend la main, il lui manque trois dents. Lucie pousse les enfants pour qu'ils avancent plus vite.

Ils se sont endormis dans le grand appartement glacé. Les draps sont humides, elle s'est dit : Mais pourquoi on n'a pas de bouillotte, pourquoi, quand un objet est indispensable, il manque ? Pourquoi rien ne peut nous réchauffer ? Elle n'a jamais utilisé de bouillotte. Mais à cet instant, elle imagine l'objet en caoutchouc, peut-être recouvert d'une peluche en forme de lapin ou de grenouille, une

forme inadéquate, aucun lapin ni aucune grenouille n'est rectangulaire. Elle trouve contre les jambes de son mari un certain réconfort. Peu à peu, la chaleur revient à l'intérieur du lit. Il ne faut pas laisser dépasser un bras, une épaule, sans quoi le froid les attaque ; s'imaginer sur un radeau dans une eau infestée de piranhas, mais comment s'écrit « piranhas » ? Et pourquoi est-ce si compliqué ? des *h*, des *y*, ou rien de tout cela, comment vérifier alors qu'il ne faut pas sortir du lit sous peine d'être dévoré. Elle se blottit contre le corps de l'homme qui est le sien, mais quand celui-ci s'en écarte pour trouver une position plus confortable, elle s'entortille dans la couette, façon « *nem* ». C'est la rentrée. Ils ont réglé le réveil. Les enfants dorment. Un réveil qui va rythmer les jours. Et la valse de l'année, ce long tunnel où il faut survivre. Ce long tunnel... mais non, c'est fini tout ça, le long tunnel, les piranhas, dormir pour échapper, transpirer et dormir, ne pas se laisser dévorer. Penser à la Dordogne brûlante au cœur du mois d'août, le canoë orange qui remonte le courant jusqu'à la berge, les brasses coulées, une deux, une deux, ouvrir les yeux sous l'eau où tout est nuance de noir et de vert, vaincre les piranhas, frapper avec le plat de la rame encore et encore, ne pas laisser les souvenirs resurgir. Mais ils reviennent, par rafales ils reviennent, et il n'est pas sûr qu'elle puisse rassembler ses forces pour leur faire barrage.



Il la réveille à la fin du rêve, juste quand le générique de « fin du rêve » défile, sur des images de cette enfant qui parle à son doudou et fredonne des chansons. Les chansons portent la trace de sa mère, dont on ne sait rien, des chansons-traces-de-mère, des chansons-bouts-de-mère. Elle échange des rires avec sa cousine un peu plus âgée qu'elle, dans cette chambre où l'on peut voir le lit, le doudou et la chanson. D'ailleurs, dans ce générique très sophistiqué, on observe les personnages sur des photos Polaroid aux couleurs un peu passées, comme dans *Grease*. Défilent ainsi son doudou, un ours beige jeté sur le lit, puis sa chanson-trace-de-mère, un morceau rouge (peluche ? chiffon ? foulard ?) plus ou moins accroché à une fenêtre et se découpant sur la lumière extérieure, lumière tombante, une voix off dit alors sa « chanson-mère », et on peut sentir, dans le rêve, qu'il s'agit bien d'un personnage, et que sans doute là réside le mystère, le mystère de ses origines perdues.

Mais il la réveille.

C'est toujours comme ça avec les origines, on se réveille juste avant de savoir. Depuis combien de temps n'avait-elle pas rêvé d'Héloïse ? Était-ce elle ? Dans le rêve elle parlait et chantait. Pourtant pas de doute, elles étaient enfants et jouaient avec des chansons qui étaient des objets.

Danser sur les tombes

Trois jours plus tard, Lucie hésite à se rendre à l'enterrement de Louis. En apprenant la nouvelle, alors qu'elle commençait à ranger la maison en Bretagne, elle s'est dit : Ça fait beaucoup. Je n'irai pas. Elle était en colère. Puis le retour, Paris, les premiers jours d'école, l'excitation d'Augustin, les déceptions de Mina, les résolutions s'effritent. Elle ne sait plus pourquoi elle s'était dit : Non !

Pourtant, une chose est sûre, elle n'a pas envie de se retrouver aux côtés de ses parents comme une petite fille, et encore moins de voir leurs amis, tout l'Hôtel-Dieu, les collègues de Violaine et de Sophie, médecins, kiné, infirmières. Comme pour son enterrement à elle si elle devait sauter par la fenêtre, là, tout de suite. Mais est-ce une raison pour refuser un dernier au revoir ? Il y aura surtout des gens qu'elle ne connaît pas. Ceux de son âge, avec qui Louis vivait, des gens proches de lui qui partageaient un quotidien, des préoccupations communes. Elle n'a fait que croiser sa femme, n'a jamais vu ses enfants.

Quel rapport avec les vacances qui s'achèvent gare Montparnasse, et le quai de gare, Héroïse ? Quel rapport avec eux ? Le trio de la Dordogne ? La course de canoës orange, la brioche qui sort du four ? Qui saura qu'ils ont sauté par-dessus le muret pour plonger dans l'eau noire alors que les adultes dormaient ? Qu'ils ont volé des bonbons dans la cachette de grand-mère, et se sont embrassés pour jouer, pour essayer ? Aucun de ceux qui seront là.

La vie a passé depuis. Et s'est ouverte sur d'autres perspectives.

Toutes ses chemises noires sont au sale.

Si elle ne le voyait plus, c'est qu'il devait y avoir une raison. La vie d'abord, comme on dit « ah, la vie », qui comprend dans un grand fourre-tout les enfants, le travail, les nouveaux amis, les nouvelles priorités, le manque de temps, tout ce qui construit les regrets pour plus tard.

Elle fouille dans l'armoire, d'abord mollement, puis de plus en plus vite : des pois, du jaune, des dentelles, rien de noir. Ni tee-shirt ni même un sweat. Elle pourrait s'effondrer là, sur le sol de sa chambre. Elle n'ira pas.

Et puis peut-être l'humeur sombre de Louis, depuis tout-petit déjà, une humeur tumultueuse qui laissait peu accès à l'intimité, et quand « ah la vie » arrive, on ne fait plus tant d'effort.

Au Monoprix en bas de la maison, elle achète une chemise en Nylon. La matière qui fait transpirer.

Elle n'a pas le temps pour les essayages. Trop grande pour elle. C'était un risque à prendre. Si la chemise est ample, moins de chance de transpirer, et ça peut être joli l'oversize, blousant, les pans rentrés dans un pantalon. Il se pourrait même qu'elle la remette à une autre occasion, *rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme*, mais là le doute s'imisce, ça ne fonctionne pas ! En quoi se transforme Louis ? C'est pourtant tellement plus clair que *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*. À n'y rien comprendre.

Louis et Lucas, le petit amoureux, néanmoins plus âgé qu'eux de huit ans – un quasi-Dieu. Il y a des choses qu'on partage tellement qu'on préfère ne plus en parler. Louis, seul et tenu au silence, qui avait pourtant appris le langage des signes. Pas Lucas, non. Lucas se fichait d'eux. Lucas était à part. Un garçon à problèmes. Un presque adulte.

Elle n'a pas voulu que Vincent l'accompagne. Il a insisté, pour la forme, s'est-elle dit. Elle a refusé. Puisqu'elle n'avait pas l'intention d'y aller. S'en était vraiment persuadée. Vincent et Louis ne se sont jamais rencontrés.

Elle hésite à porter une veste. Il fait si lourd. Mais la chemise est légèrement transparente, à moins d'enfiler un débardeur en dessous. Le débardeur qu'elle n'a même pas encore sorti de la valise – ouverte comme éventrée sur le parquet de la chambre et qu'elle n'a pas eu le courage de vider. Elle préfère rester dans l'entre-deux. Avant, après.

Table

PREMIÈRE PARTIE.....	11
La Marseillaise.....	15
Danser sur les tombes.....	27
Time is an abstraction.....	43
Le retour du guerrier.....	71
Décembre.....	77
L'amour ne suffit pas.....	83
Épuisée soudain.....	115
Une vie dans les tunnels.....	147
Si Violaine passe.....	159
Héloïse.....	171
Bien malgré elle.....	177
DEUXIÈME PARTIE.....	181
La chute.....	183
La cabane.....	249
<i>Notes</i>	283
<i>Remerciements</i>	285



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000956.N001

Dépôt légal : janvier 2021